

## Monarque

Kaliane Ung

Number 160, Winter 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90066ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ung, K. (2019). Monarque. *Moebius*, (160), 19–24.

# monarque

Kaliane Ung

*Le spectacle de la plénitude nous fait  
oublier le spectacle caché de la souffrance,  
qui sépare les deux pages du registre,  
comme ici le rongement des mandibules  
sépare la chenille de la feuille.*

Ernst JÜNGER

*Elle me tourmente, alors je la fictionna-  
lise. Ça me calme.*

Agnès VANNOUVONG

Visage pâle, ton port de tête est celui d'un oiseau de proie. Si on y regarde de plus près, on peut déceler des éraflures au coin des yeux, des nuances de bleu sur les lèvres. Le reste tient d'un corbeau nordique scrutant l'horizon au petit matin. Envergure encore inconnue : d'une plume à l'autre, peut-être, la distance entre deux continents.

Tu es toujours en première ligne. Tu ne connais pas le repos. Tes paupières fermées sont un écran où se projette l'apocalypse à venir.

Je ne te vois qu'une fois par an. C'est une fête, une déflagration, un feu d'artifice.

\* \*  
\* \*

La première fois, tu m'as demandé d'écrire sur toi et j'ai pensé : je ne suis pas journaliste, je ne tisse pas des légendes pour le grand public. Puis tu as précisé : *un texte à performer, coupé sur mesure, une pièce unique*. Médusée face à ton enthousiasme, je me suis demandé comment mettre des mots dans ta bouche, comment me glisser au plus près de ta voix. Tu proposais de déchiqueter une ancienne mue, de tricoter une étoffe de mots, il fallait que ce soient des matières nobles. Un serpent fait rouler ses anneaux au soleil dans l'attente d'un nouveau motif, un tatouage en appelle forcément un autre.

\* \*  
\* \*

En écrivant ma thèse de doctorat, je porte déjà la responsabilité de textes qui me dépassent. L'écriture est une lente macération ; reste à distinguer la fermentation de la pourriture.

Alors qu'il préparait son rôle dans *Black Swan*, Vincent Cassel est venu dispenser quelques conseils à une foule d'étudiants un peu naïfs. L'acteur recommandait de faire confiance à l'entre-deux, à la frontière ténue entre l'état de sommeil et celui d'éveil, lorsque le cerveau se trouve au croisement de plusieurs mondes. Il avait dessiné tous les matins des petits personnages : ceux qu'il incarnait. En appliquant ses conseils, je me retrouve avec une galerie de spectres esquissés au crayon à mine. Un poète cloué au

sol par une balle allemande en 1918, une bâtarde qui se trouve laide, un angelot évaporé dans un nuage de tulle, une vierge rouge au militantisme autodestructeur. Il me semble distinguer ton ombre dans ce nuage de soufre, tes lèvres entrouvertes, l'or de tes cheveux. Écrire sur les morts est une occupation tranquille, mais triturer le vivant, voilà une plus délicate affaire. Ça babille, ça grouille de gestes parasites qui me rappellent tous que je n'ai qu'une langue et que ce n'est pas la mienne.

\* \* \*

Quand tu m'as proposé de rester quelques jours avec moi, j'ai pensé qu'il serait intéressant de vivre au plus près de mon objet d'étude, de ce corps qui m'attire tant, pour façonner un personnage à partir de la matière première. C'était oublier la canicule, mes angoisses matinales, tes terreurs nocturnes. Sous le ciel rouge, les poumons encombrés, la colonne vertébrale en compote, tu trouves encore la force de crier contre des injustices imaginaires. Le jour, à jeun, tu tricotes des rimes sur un écran tactile. Tu piques, repiques, travailles le verbe en dentelle. Ta tablette numérique: une boîte à boutons. Le regard acéré, tu dissertes aussi à voix haute. Quand tu t'empportes, tu transperces les différentes cuirasses de la réalité, prends les contours de tous ceux que tu as croisés et dont tu me fais le portrait. Puis tu t'arrêtes net. Le regard démuni, tu t'excuserais presque de ne pas savoir faire autrement. Et sur le souvenir d'une provocation, tu explodes et dis *je m'adapte à tout le monde mais je casse des gueules, il faut le dire, je casse des gueules*. Fascinée, je ne peux détacher mes yeux de ce spectacle. Tu n'as qu'un seul défaut et tu le sais: tu manques de souffle. Tu coupes et retranches pour

esquisser au plus près les manières. Je sens bien que mon regard te pèse, mais ce n'est pas tous les jours que je vois l'écriture s'élaborer en spasmes. Il y a de la poussière de fée dans l'appartement.

\* \*  
\* \*

Vient dimanche, jour du seigneur et du désœuvrement. Une conversation banale sur les doubles diaboliques s'envenime rapidement en histoires de fantômes, de revenants. J'aimerais te raconter quelque chose sur Hervé Guibert, l'écrivain que j'étudie, qui a photographié une actrice célèbre devant la cage aux fauves du Jardin des Plantes, et sur les rumeurs qu'il invente dans ses textes sur leur prétendue gémellité. Lui savait en écrire, des scénarios – même blessé, même malade, même mourant. Je m'amuse avec un appareil photo trouvé dans la maison que nous occupons. Je voudrais que tu sois mon Adjani. Au détour d'une phrase, tu décoches un regard à la caméra. J'appuie sur le bouton. L'alchimie prend quelques minutes pour fixer l'image. Le polaroid révèle un reflet dans la porte vitrée. Le monstre que l'on craint est souvent celui que l'on abrite. Nous regardons les images, tu ne me donneras que celles qui se conforment à tes standards. Dans la cuisine, tu agites la flamme du briquet, transformes ton visage en une boursoufflure grisâtre avant de balancer les tirages rejetés dans l'évier. La cicatrice inonde le lait de la peau, la photographie est une plaie.

\* \* \*

Cohabiter c'est révéler que parfois, impuissante face à la douleur, je me tords sur le sol. Verdict du docteur. Une femme a mal au ventre: sujet banal, inépuisable. Pas la peine d'en faire tout un cinéma. Tu poses tes mains sur moi pour me guérir, tes paumes incandescentes cautérisent les tissus comme tu brûles les photographies. Parfois, je sens un membre fantôme qui palpite encore, un greffon jaloux qui manifeste sa colère. La tumeur est une anémone aux capacités régénératrices, ça ne servirait à rien de l'enlever, et d'ailleurs, le corps médical s'accorde à dire que tout ça, c'est dans ma tête.

\* \* \*

Je me demande si ça fait mal de changer de peau tous les jours. Les poches vides, les mains ouvertes, tu tournes sur toi-même, révélant les entailles de ta tunique de fortune qui laisse passer la lumière. Pour la rapiécer, tu exiges des vrais mots de femme, loin de ceux des magazines. Mes yeux sont las de chercher quelque chose d'adéquat, de répondre à l'exigence de précision digne d'un entomologiste pour qualifier ce moment où émerge du cocon de soie l'insecte encore humide, qui abandonne l'armure de sa chrysalide.

\* \* \*

Au bout de la période d'essai, tu décides de prendre le train avec moi. Il y a eu des tentatives, des bribes tricotées à partir des chutes de tes élans de pensée, mais rien de concluant. Il faut se rendre à l'évidence, nos embryons

d'histoire ne sont pas viables. Ta ville natale est dans la même direction, à la pointe d'un Nord légendaire, un tableau impressionniste avec ici la rage de la mer, là les goélands. Nous dormons dans le wagon, ma main trouve la tienne et s'étonne qu'elles aient la même taille. Au réveil, tu chuchotes: *l'orage s'est arrêté, j'ai entendu un oiseau chanter*. Je descends comme convenu à mon arrêt, dépose un baiser là où la fatigue s'accumule sur tes traits tirés. Nous avons des luttes à mener sur des fronts opposés. On se dit à plus tard sans y penser vraiment. Faudrait-il faire confiance à ta mémoire trouée, à mes souvenirs poreux, qui épongent tout dans la même vidange d'émotions?

\* \* \*

En exil sur l'autre face du globe, je m'enroule dans les draps de l'enfance. Dans la ville qui ne dort jamais, j'ai adopté l'anachronisme comme règle de vie. Au creux de moi, il fait un froid de quai de gare, les souvenirs jaillissent en rafale. Moi qui aime à croire que les choses m'arrivent pour que je puisse les écrire, j'aurais dû savoir qu'on brûle quand on s'approche d'un astre froid, d'une étoile. Les chairs se déchirent, mais un battement d'ailes de papillon au Brésil peut-il seulement former une tornade à Manhattan?